

Ces braves Italiens

Rossana Vaccaro

Centre d'histoire sociale du XXe siècle (Université Paris 1/CNRS)

En 2011, les Italiens fêtent le 150^e anniversaire de l'unité nationale, réalisée en 1861. Cette commémoration donne lieu à de nombreuses manifestations et publications et, dans une période de crise politique, économique et morale qui remet en cause les fondements mêmes de cette unité, beaucoup s'interrogent sur le processus de construction d'une identité culturelle qui a fondé la nation et « fait les Italiens » tels qu'ils sont aujourd'hui.

Au moment où le monde entier pose sur l'Italie un regard à la fois étonné et amusé, le malaise est grand dans le pays. Le phénomène Berlusconi n'est pas une parenthèse transitoire, il ne peut s'inscrire que dans la continuité et tirer son origine d'une histoire longue qu'il semble falloir encore explorer. Eugenio Scalfari, directeur du quotidien *La Repubblica* et éminent journaliste de l'opposition, disait récemment à la télévision : « La question importante n'est pas Berlusconi, mais comment l'Italie a pu supporter un tel personnage pendant dix-sept ans. La question est : qui sommes-nous¹ ? » C'est encore Scalfari qui, à propos des effets de la crise économique en Italie, a écrit : « Dans ces conditions, la fragilité intrinsèque de la démocratie italienne a refait surface et nos faibles vertus civiques ont cédé face à l'invasion du populisme, de la démagogie, de l'indifférence, de l'incompétence, de la corruption². » Le « berlusconisme » ne se réduit donc pas au personnage dont il prend le nom, il est le signe d'un échec dans la construction de l'État national. Mais où chercher les racines du mal ? Dans la Contre-réforme³, dans le *Risorgimento* qui aurait manqué ses objectifs⁴, dans l'héritage du fascisme ? D'où viennent les « vices » de ce peuple qui ressurgissent toujours face aux difficultés et qui sont donc ces Italiens se reflétant aujourd'hui dans la caricature

¹ La 7, 9 septembre 2011. Le débat entre Eugenio Scalfari et d'autres journalistes suivait la projection d'un film consacré à Silvio Berlusconi, « Silvio Forever ».

² *La Repubblica*, 14 octobre 2011.

³ Selon l'écrivain Ermanno Rea, la Contre-réforme aurait transformé le citoyen responsable, forgé par l'humanisme de la Renaissance en sujet servile, menteur et opportuniste (Ermanno Rea, *La fabbrica dell'obbedienza, il lato oscuro e complice degli italiani*, Milan, Feltrinelli, 2011).

⁴ Antonio Gramsci avait défini le *Risorgimento* comme une révolution manquée. L'historien Guido Crainz a élargi cette notion à l'histoire de l'Italie républicaine, en intitulant un de ses ouvrages « Le pays manqué » (*Il paese mancato : dal miracolo economico agli anni ottanta*, Rome, Donzelli, 2003). En outre, il explore la période républicaine à la recherche des racines de l'Italie d'aujourd'hui dans *Autobiografia di una Repubblica : le radici dell'Italia attuale*, Rome Donzelli, 2009.

d'un homme politique qu'ils se sont choisis comme modèle ? Ce sont les questions que Simonetta Greggio pose également dans son roman *Dolce vita : 1959-1979*, en plongeant le lecteur dans les deux décennies de l'histoire républicaine qui ont précédé l'émergence de l'ère « berlusconienne »⁵.

Nous sommes en 2010. Retranché dans sa villa de l'île d'Ischia, le vieux prince Emanuele Valfonda, dit Malo, va bientôt mourir. Il a convoqué Saverio un prêtre jésuite, fils de son ancien régisseur, afin de lui livrer sa confession. Dans ces jeunes années, cet aristocrate fortuné a profité sans retenue de la *dolce vita* romaine, connu les personnages importants de la politique, du monde intellectuel et de la *jet-set* italienne, fréquenté les lieux à la mode de la capitale. Membre d'une aristocratie décadente, il a dépensé sans compter sa fortune et son énergie en poursuivant son plaisir, sans se soucier de provoquer le malheur des êtres qui lui étaient proches. Quant à Saverio, il fuit un mystérieux passé qui l'a vu lié aux Brigades rouges et l'a contraint à s'expatrier en France ; il a gardé pour son pays un sentiment mêlé de haine et de nostalgie et n'est désormais animé que par un fort désir d'expiation. Malgré ses réticences vis-à-vis du prince dont tout l'éloigne, il n'a d'autre choix que d'accourir au chevet de ce vieux qui se meurt, et d'accepter de l'écouter. Ce sont là les deux seuls personnages fictifs de cet ouvrage que l'on pourrait définir comme un « docu-roman », l'auteure s'est en effet appuyée sur des sources très variées, documents d'archives, livres, articles, films et chansons de variété, dont elle signale les références dans une bibliographie finale.

Le prince Malo se raconte, en mettant en perspective sa vie dissolue et les affaires tragiques qui ont marqué l'histoire de la République. L'alliance, à la fin de la guerre, entre la CIA, la Mafia et d'anciens fascistes qui a donné lieu à la stratégie de la tension⁶. Les tentatives de coups d'État, les assassinats d'Enrico Mattei⁷, Mauro de Mauro⁸, Giorgio Ambrosoli⁹ et du général Dalla Chiesa¹⁰, les attentats terroristes de l'extrême droite, à

⁵ Simonetta Greggio, *Dolce Vita : 1959-1979*, Paris, Stock, 2010, 406 p.

⁶ La stratégie de la tension, ou terrorisme d'État, désigne la tentative de déstabilisation mise en place par les États-Unis, via l'OTAN et la CIA, à l'encontre de pays méditerranéens (Grèce, Turquie, Italie), afin de favoriser l'instauration de dictatures militaires.

⁷ Enrico Mattei, ancien partisan, président de l'Institut national des hydrocarbures meurt, en 1962, dans un accident d'avion jamais élucidé. Son souhait de bâtir l'autonomie énergétique de l'Italie aurait gêné le cartel pétrolier qui aurait commandité son assassinat à la Mafia.

⁸ À la demande du metteur en scène Francesco Rosi, qui préparait son film *Il caso Mattei* (1970), le journaliste d'investigation Mauro de Mauro avait rouvert l'enquête relative à l'accident qui avait coûté la vie à Enrico Mattei. Le journaliste est enlevé en 1970 et son corps n'a jamais été retrouvé.

⁹ L'avocat Giorgio Ambrosoli, liquidateur judiciaire des banques de Michele Sindona, accusé d'être en affaire avec la Mafia et le Vatican, est chargé d'établir les responsabilités de celui-ci. Il est assassiné en 1979.

¹⁰ Mario Alberto Dalla Chiesa, général des carabinieri et préfet de Palerme, est assassiné par la Mafia en 1982.

commencer par le massacre de la place Fontana à Milan¹¹, la mort de l'anarchiste Giuseppe Pinelli¹², celle du commissaire Calabresi¹³, les enlèvements des Brigades rouges avec l'assassinat d'Aldo Moro¹⁴, les innombrables scandales politiques et financiers. Mais le prince raconte également des faits divers, jamais éloignés de la politique : l'affaire Wilma Montesi¹⁵, le viol de Franca Rame¹⁶, le massacre du Circeo¹⁷, le meurtre de Pier Paolo Pasolini¹⁸. Parfois, par la bouche de Malo, les victimes s'expriment elles-mêmes au travers de mots qu'elles auraient pu prononcer et d'écrits qu'elles ont effectivement laissés.

Le prince Malo campe un Guépard contemporain qui n'est mêlé aux événements que par sa contiguïté avec le monde des puissants. Durant cette période ensanglantée, il évolue entre Rome, Cannes et Capri, dans de somptueux palais, hôtels et yachts aux décors viscontiens et compte parmi ses conquêtes les plus belles femmes et les plus beaux hommes de l'époque. Arrivé à la fin de sa vie, il se reproche cette indifférence et pose la question : « Quand avons-nous commencé à être aveugles et sourds ? » (p. 239).

Mais la *dolce vita* n'est pas seulement celle menée par celui qui en fut le prince. Construit comme un scénario de cinéma, à l'aide de retours en arrière et de plans séquences, le roman s'ouvre avec l'évocation de l'avant-première, en 1960, du film de Federico Fellini. Malo y assistait, car il en était l'un des figurants, jouant son propre rôle ; il raconte l'atmosphère de scandale qui entoura immédiatement la sortie de ce film emblématique, les attaques violentes dont Fellini fut l'objet, l'intervention du Vatican, l'excommunication du cinéaste. La vie du

¹¹ Cet attentat à la bombe, perpétré par les néofascistes dans la Banque de l'agriculture de Milan, le 12 décembre 1969, a fait seize morts et quatre-vingt-huit blessés. Il inaugure les « années de plomb » en Italie.

¹² Injustement accusé d'avoir participé à l'attentat de la place Fontana, l'anarchiste Giuseppe Pinelli tombe par accident, selon la version officielle, ou est poussé par la fenêtre de la préfecture de police où il était retenu pour un interrogatoire, la nuit du 15 décembre 1969. Voir Adriano Sofri, *Les Ailes de plomb*, Paris, Verdier, 2010.

¹³ Le commissaire de police Luigi Calabresi, accusé par l'extrême gauche d'être responsable de la mort de Giuseppe Pinelli, est abattu devant son domicile, le 17 mai 1972. Des leaders de Lotta continua sont reconnus coupables de ce meurtre et condamnés, en 2000, à vingt-deux ans de prison (voir Carlo Ginzburg, *Considérations en marge du procès Sofri*, Paris, Verdier, 2007 ; Mario Calabresi, *Sortir de la nuit, une histoire des années de plomb*, Paris, Gallimard, 2008).

¹⁴ Aldo Moro, leader de la Démocratie chrétienne, enlevé le 16 mars 1978 par les Brigades rouges, est retrouvé mort le 9 mai de la même année.

¹⁵ La jeune femme est retrouvée morte en 1954, sur la plage de Torvajonica, à quarante kilomètres de Rome. Ce fait divers défraya la chronique car il impliqua de jeunes gens habitués des orgies et des drogues, dont le fils du vice-président du Conseil de l'époque.

¹⁶ Comédienne, femme engagée, épouse du dramaturge Dario Fo, elle fut enlevée et violée par des militants d'extrême droite en 1973. Ce viol ne sera jugé que vingt-cinq ans après et le procès se termina avec la prescription du délit. À partir de cette expérience, Franca Rame écrira, en 1981, un monologue pour le théâtre, *Lo stupro* (Le viol).

¹⁷ En 1975, trois jeunes néofascistes de la bourgeoisie romaine séquestrent, violent et blessent grièvement deux jeunes femmes d'origine modeste qu'ils ont invitées dans une villa située sur une plage du Circeo, près de Rome. Le procès de ce fait divers voit, pour la première fois en Italie, des associations de féministes se constituer partie civile.

¹⁸ L'écrivain, poète et cinéaste Pier Paolo Pasolini est assassiné en 1975 dans des circonstances jamais complètement élucidées. L'année précédant sa mort, il avait publié un article dans *Corriere della sera*, où il disait connaître les noms des commanditaires de l'attentat de la place Fontana.

prince et l'histoire d'Italie se mêlent ainsi aux principales scènes du film retranscrites par la romancière, point de départ et fil rouge de la narration.

Mais pourquoi avoir choisi ce film ? *La Dolce vita* est restée dans les imaginaires comme le symbole de l'Italie du « miracle économique ». Malgré les dénégations de Federico Fellini¹⁹, les critiques y ont vu l'illustration de toute l'ambiguïté de ces années où un pays détruit par la guerre se redresse et devient l'un des plus industrialisés du monde occidental, tandis qu'une population affamée accède dans une grande insouciance aux biens de consommation les plus modernes. Mais ce pays reste pétri de contradictions, aggravées justement par l'accélération d'un progrès économique qui ne sera jamais uniforme et qui ne s'accompagnera pas d'un développement social et culturel à sa hauteur. En effet, une autre Italie subsiste : l'Italie paysanne, provinciale, inculte et bigote, soumise aux diktats du Vatican, où les femmes subissent toujours, dans l'indifférence générale, les violences masculines, où des millions de citoyens continuent de s'exiler pour trouver du travail, où la modernisation a manqué son objectif principal, la construction d'une culture démocratique.

Pier Paolo Pasolini considérait ce film comme « le plus haut et le plus absolu produit du catholicisme de ces dernières années²⁰ ». Il trouvait ses personnages cyniques, lâches, misérables, indifférents, habités néanmoins par une extraordinaire vitalité et rayonnant d'une aura particulière. Il y voyait en somme l'Italie de ces années-là, suspendue entre la grâce et le cynisme. Quelques années plus tard, Pasolini s'insurgera bien plus directement que son ami Fellini contre l'hédonisme, l'opulence corruptrice de la société du spectacle, la perte des repères et la crise des valeurs qui, selon lui, avaient offert jusque-là un centre de gravité à la société :

« Je crois, je crois fermement que le vrai fascisme est celui que les sociologues ont appelé avec trop d'indulgence la société de consommation. Ce nouveau fascisme [...] a profondément transformé les jeunes, les a touchés dans leur intimité, leur a donné d'autres sentiments, d'autres façons de penser, de vivre, d'autres modèles culturels. Il ne s'agit plus, comme à l'époque mussolinienne, d'un embrigadement superficiel, scénographique, mais d'un embrigadement réel qui leur a volé et changé l'âme²¹. »

Le film de Fellini, qui nous renvoie à cette période où l'Italie bascule et les Italiens changent de valeurs, fournit au prince Malo le décor nécessaire au développement de son interprétation. À l'instar de Pasolini, il évoque, en guise d'explication, une Italie paysanne, humble et

¹⁹ À propos de ce film, Federico Fellini déclarait : « Je ne pense pas avoir jamais eu l'intention lucide de dénoncer, de critiquer de fustiger, de faire de la satire : je ne frémissais nullement, d'intolérances, d'indignations, de colères ; je n'entendais accuser personne » (Federico Fellini, *Fellini par Fellini, entretiens avec Giovanni Grazzini*, Paris, Flammarion, 1983, p. 112).

²⁰ *Filmcritica*, XI/94, février 1960, p. 80-84.

²¹ *Lettere luterane*, Milan, Garzanti, 1976, 1990, p. 233 ; trad. fr., *id.*, *Lettre luthériennes : petit traité pédagogique*, trad. de l'it. par Anna Rocchi Pulberg, Paris, Éd. du Seuil, 2000.

chrétienne qui croyait encore aux miracles, corrompue par un faux progrès : « On sortait juste d'une défaite, l'âme étrangement innocente cependant. J'ai l'impression que les Italiens, à ce moment-là, ignoraient ce qu'est le mal. » (p. 61).

Déjà à l'époque profondément discutable, tout du moins en ce qui concerne la supposée innocence des Italiens et leur prétendue non-implication dans l'aventure fasciste, la prise de position de Pasolini, ne peut aujourd'hui fournir une clé de lecture suffisante de cette histoire. Et pourtant, dans le roman de Simonetta Greggio aussi, le mal arrive, porté par la modernisation et par un État corrompu et corrupteur. Ceux qui veulent s'y opposer sont broyés, comme les jeunes militants dont les idéaux de gauche ou de droite sont dévoyés par un système manipulateur et qui, pour certains, le paient de leur vie. « Tous ces jeunes qui avaient des idéaux, même opposés, ont été instrumentalisés. Par les mêmes personnes, pour les mêmes raisons. » (p. 280) Le recours à la théorie du complot, qui devient la clé d'explication de vingt années d'histoire italienne, permet au prince un aplatissement systématique des différences idéologiques. À propos de la « bataille » de Valle Giulia²² par exemple, il rappelle la présence du néofasciste Stefano delle Chiaie et du militant d'extrême gauche Oreste Scalzone et ajoute : « Tous ceux qui étaient là avaient un rêve, un idéal » (p. 164) ; il insiste : « et même si le soir au café ça s'empoignait et parfois ça cognait, c'était des coups de poing propres, donnés et reçus par des hommes sincèrement engagés à droite et à gauche, au centre : des gens qui, tous, croyaient en un monde meilleur et travaillaient pour ça » (p. 62). On croirait voir ressurgir Don Camillo et Peppone !

En définitive, tous les idéaux se valent et les gentils Italiens, qui « mangent leur *minestra* avant de se coucher » (p. 67) n'auraient été que les victimes indifférenciées de la société de consommation, de la loge P2 et des services secrets.

Qu'apporte la fiction à l'histoire ? Dans le meilleur des cas, la profondeur donnée par des histoires subjectives, des destins individuels pris dans les filets de la grande Histoire et une plus fine intelligibilité des événements vus du côté d'hommes et de femmes qui auraient pu exister. La mise en lumière de représentations et d'imaginaires individuels nous offre un autre chemin pour nous approcher d'une certaine vérité. Ce n'est pas le cas de ce roman qui pose pourtant des questions tout à fait légitimes et a le mérite d'évoquer des faits souvent peu connus du public français. Mais, hélas, les personnages ne prennent pas chair à la lumière des événements historiques et ces derniers ne sont pas plus éclairés par les trajectoires des personnages. Les frasques du prince et les états d'âme de Saverio, improbable « confesseur »

²² Le 1^{er} mars 1968, de violents affrontements ont lieu à Rome entre la police et des étudiants universitaires qui veulent réoccuper la faculté d'architecture.

des Brigades rouges, étrangement silencieux sur des événements dont il a été acteur, qui a lu Nietzsche mais ne connaît pas Piero Gobetti, ne suffisent pas à leur donner de l'épaisseur et ne permettent pas de construire une intrigue. Ils ne sont que des prétextes pour justifier la forme romanesque d'un récit qui aurait pu garder celle, moins ambitieuse, d'une chronique. Quant au dénouement qui, à l'heure où Malo va mourir dans les bras de Saverio, nous révèle le véritable lien qui unit les deux hommes, il n'apporte au récit qu'un cliché de plus. On aurait pu pardonner au prince sa vision étriquée et simpliste de l'histoire, car il s'agit d'un vieil aristocrate sur le déclin exprimant un point de vue partagé par tant d'autres, et, qu'après tout, un héros de roman a tous les droits. Encore aurait-il fallu qu'il existe en tant que personnage.

Finalement, la tension dramatique dans *Dolce vita* est plutôt à rechercher du côté des documents d'archives, qui nous plongent dans le réel de destins tragiques et nous laissent réfléchir à la complexité et à l'ambiguïté de cette triste période que le roman n'arrive pas à restituer. C'est le cas par exemple de la dernière lettre d'Aldo Moro, prisonnier des Brigades rouges à sa femme. Celui également de la lettre que Margherita Cagol, cofondatrice des Brigade rouges, adresse à ses parents juste avant d'être tuée :

« Chère maman, chers parents,

Je vous écris pour vous dire que vous ne devez pas trop vous inquiéter pour moi [...] c'est à mon tour maintenant de continuer la lutte [...]. Ne pensez pas, je vous en prie, que je suis une inconsciente. Grâce à vous j'ai pu m'instruire, devenir adulte, intelligente et, surtout, forte. Et cette force en ce moment me remplit. Ce que je suis en train de faire est juste et sacré, l'histoire me donnera raison, comme elle a donné raison à la Résistance, en 1945. [...] Votre fille qui vous aime, Margherita²³. »

²³ Lettre du 5 juin 1975, citée dans Simonetta Greggio, *op. cit.*, p. 241. Margherita Cagol a été tuée par les *carabinieri* alors qu'elle défendait la planque où les Brigades rouge avaient séquestré un industriel italien. Elle est morte l'arme au poing. Quant elle écrivait à ses parents, elle vivait dans la clandestinité.